

mier, il avait entendu l'archevêque dire cette parole à M. Bonjean : " Ce n'est pas ces hommes-là qui sont les coupables, c'est M. Thiers." Quoiqu'il en soit, ni l'attitude de M. Lagarde, ni le refus de M. Thiers n'ont entraîné le massacre des otages. Ces massacres étaient décidés depuis le premier jour, et les gens de la Commune ne seraient jamais revenus sur leur décision.

Le 24 mai, vers dix heures, on entendit un grand bruit sur la place de la Roquette: tous les cabarets avaient dégorgé leurs buveurs sur les trottoirs; les fédérés, réunis devant la prison, battaient des mains et criaient : " A mort les calotins ! " C'étaient les otages enlevés de Mazas qui arrivaient sur les durs chariots où ils avaient été secoués par les cahots, insultés par la population, menacés par les gardes nationaux armés qui les escortaient.

Deux voitures pénétrèrent dans la cour de la Grande-Roquette; les otages descendirent et furent réunis pêle-mêle dans les parloirs éclairés d'une lanterne. François se réserva l'honneur de faire l'appel; il y procéda avec une certaine lenteur emphatique, dévisageant. l'archevêque, regardant avec affectation le père Caubert et le père Olivaint, car il voulait voir, disait-il, " comment est fait un Jésuite." Les formalités d'écriture ne furent pas longues; le nom des détenus ne fut inscrit sur aucun registre; on se contenta de serrer dans un tiroir la liste expédiée par le Greffe de Mazas. Le reçu que Meunier emporta pour justifier le transfert était singulièrement laconique : *Reçu quarante curés et magistrats*, pas de signature mais simplement le timbre administratif de la prison.

Une sorte de classement hiérarchique présida au choix des cellules : Mgr Darboy eut le No 1, M. le président Bonjean le No 2, M. Deguerry le No 3, Mgr Surat, archidiacre de Paris, le No 4; la meilleure cellule, plus grande et mieux meublée que les autres, le No 23, échut à l'abbé de Marsy.

Mgr Darboy s'était plaint d'être dans un cabanon trop étroit où il n'avait que son grabat pour s'asseoir. L'abbé de Marsy lui avait alors proposé de lui céder sa cellule, le No 23, qui était plus spacieuse, munie d'une chaise, d'une table et même d'un petit portementau.

On était au mardi, 23, et la bataille ne se rapprochait pas encore de la Roquette. Un surveillant avait dit aux otages : " Le dernier quartier général de l'insurrection sera nécessairement Belleville, il faut prendre patience et courage; la grande lutte sera autour de nous."

Le lendemain 24 mai, dans la journée, un surveillant leur dit :